

Cependant l'âge devait avoir raison de cette verte vieillesse. A la fin d'octobre 1895, alors qu'il songeait à retourner à Paris, une pneumonie le mit à toute extrémité. Son énergie, sa robuste constitution le sauvèrent ; il put reprendre sa vie habituelle, mais il était atteint et depuis, les forces physiques ne cessèrent de décliner, l'intelligence restant tout entière. Il était revenu de Paris au commencement de mai dernier, avec la pensée non d'y retourner mais d'aller passer dans le midi les mauvais jours d'hiver. Un rhume, léger au début, dégénéra brusquement en une congestion pulmonaire qui l'emporta le 25 septembre 1899. Il est mort en chrétien convaincu, conservant sa connaissance jusqu'à sa fin, et s'efforçant par sa sérénité d'adoucir pour les siens la douleur que devait leur causer la vue de ses derniers moments.

Telle a été la vie de Francisque Bouillier. Une grande droiture dans ses sentiments comme dans ses convictions personnelles, une loyauté et une justice sans bornes dans ses appréciations comme dans ses critiques, telle fut la note intime de cette nature d'homme de bien et d'honnête homme, qui « attendait résigné sa dernière heure avec le « regret de n'avoir pas plus fait et pas mieux fait, et qui « loin de s'imaginer avoir été un homme parfait voulait seulement avoir été un homme tolérable, *tolerabilis homo*, « comme dit Sénèque. »

X. X.

Voici les discours prononcés sur la tombe de M. Bouillier par M. Alexis Bertrand, correspondant de l'Institut, qui occupe à la Faculté de Lyon la chaire de philosophie